



JEANNE D'ARC

PAR

M.BOUTET DE MONVEL

NE
650
M66
R.B.C.

IN MEMORIAM



ROBERT HOLMES

R C A
FOR MANY YEARS A TEACHER
IN THIS COLLEGE
THIS BOOK IS ONE OF A NUMBER
FROM THE LIBRARY OF MR. HOLMES
PRESENTED TO THE ONTARIO
COLLEGE OF ART BY HIS RELATIVES
JUNE 1930





JEANNE D'ARC

PAR

M BOUTET DE MONVEL



PLON NOURRIT & C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 8, RUE GARANCIÈRE, PARIS

GRAND ÉD. 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

B.

77





AVANT-PROPOS

Le 22 octobre 1422, Charles VI était mort, leguant, par le traité de Troyes, son royaume avec la main de sa fille à Henri V, roi d'Angleterre.

Depuis un siècle que la guerre devastait notre pays, jamais notre indépendance n'avait été aussi menacée.

Maîtres de la Guyenne, unis d'un côté au duc de Bourgogne, de l'autre soutenus par le duc de Bretagne, les Anglais tenaient le nord et le centre de la France, jusqu'à la Loire. Orléans, assiégé, opposait un dernier obstacle à leur marche vers le sud; mais la ville sans secours allait succomber.

Le Dauphin Charles VII s'était réfugié à Bourges: triste roi, sans armée, sans argent, sans énergie. Quelques courtisans se disputaient encore les dernières faveurs de cette monarchie qui s'effondrait, mais aucun d'eux n'était capable de la défendre, et, à travers les campagnes dévastées, les débris de l'armée royale, bandes de routiers de toutes provenances, réduites et démoralisées par leurs récentes défaites de Cravant et de Verneuil, reculaient incapables d'un nouvel effort.

Tout manquant, les hommes, les ressources, la volonté même de résister. Charles VII, désespérant de sa cause, songeait à fuir en Dauphiné, peut-être même au-delà des monts, en Castille, abandonnant son royaume, ses droits et ses devoirs.



Après la folie de Charles VI, l'indolence du Dauphin, l'égotisme et l'incapacité de la noblesse, avaient achevé la ruine du pays, notre race même allant perdre sa nationalité.

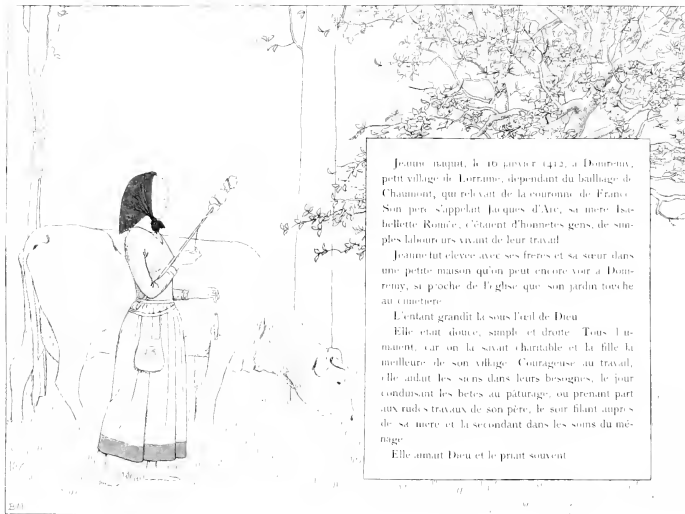
Alors, sur les confins de la Lorraine, dans un village perdu, une petite paysanne se leva. Émue de pitié par les misères du pauvre peuple de France, elle avait senti au fond de son cœur le premier tressaillement de la patrie. De sa faible main, elle ramassa la grande épée de la France vaincue, et, de sa fièle poitrine faisant un rempart à tant de detresses, elle puisa dans l'énergie de sa foi la force de relever les courages éperdus et d'attacher notre pays à l'Anglais victorieux.

« Je viens de la part de mon Seigneur Dieu, disait-elle, pour sauver le royaume de France. » Et elle ajoutait : « C'est pour cela que je suis née. » C'est pour cela, en effet, qu'elle était née la sainte fille; c'est aussi pour cela que, livrée éhément à ses ennemis, elle mourut dans l'horreur du plus cruel supplice, abandonnée du Roi qu'elle avait couronné et du peuple qu'elle avait sauvé.

Ouvrez, mes chers enfants, ce livre avec dévotion en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en, le jour où le pays aura besoin de tout votre courage.

B. M.

Avril 1896.



Jeanne naquit, le 10 janvier 1412, à Domremy, petit village de Lorraine, dépendant du bailliage de Chaumont, qui relevait de la couronne de France. Son père s'appelait Jacques d'Arc, sa mère Isabelle Roinée, c'étaient d'honnêtes gens, de simples laboureurs vivant de leur travail.

Jeanne fut élevée avec ses frères et sa sœur dans une petite maison qu'on peut encore voir à Domremy, si proche de l'église que son jardin touche au cimetière.

L'enfant grandit là sous l'œil de Dieu.

Elle était douce, simple et droite. Tous l'aimaient, car on la savait charitable et la fille la meilleure de son village. Courageuse au travail, elle aidait les siens dans leurs besognes, le jour conduisant les bêtes au pâturage, ou prenant part aux rudes travaux de son père, le soir filant auprès de sa mère et la secondant dans les soins du ménage.

Elle aimait Dieu et le priait souvent.

Un jour d'été, elle avait treize ans, comme il était mode, comme vous se fit entendre à elle dans le jardin de son père, une grande lueur éclata, et l'archange saint Michel lui apparut. Il lui dit d'être bonne, de fréquenter l'église. Puis, lui racontant la grande peste qui était au royaume de France, il lui annonça qu'elle irait au secours du Dauphin et qu'elle le menerait sauter à Rome. « Messire, je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes. — Dieu l'assistera », répliqua l'archange.

Et l'enfant bouh versée resta tout en pleurs.



A partir de ce jour, le pèlerin de Jeanne devint plus ardent et plus volontiers. L'enfant se joignait de ses compagnons pour se recueillir, et des voix célestes se faisaient entendre à elle, lui gardant de sa mission. C'étaient, disait-elle, les voix de ses Saintes. Souvent ces voix étaient à compagnies de visions. Sainte Catherine et sainte Marguerite lui apparaissaient. « Je les ai vues des yeux de mon corps, » a-t-elle raconté plus tard à ses juges, et lorsqu'elles lui quittaient je pleurais. J'aurais voulu qu'elles m'eussent avec elles. »

L'enfant grandissait, l'esprit exalté par ses visions et gardant au plus profond de son cœur le secret de ses entretiens célestes. Nul ne se doutait de ce qui se passait en elle, pas même le prêtre qui l'entendait en confession.

Au commencement de l'année 1428, Jeanne avait dix-huit ans, les voix devinrent plus pressantes. « Le péril était grand, il fallait que Jeanne parût pour secourir le Roi et sauver le royaume. »

Ses Saintes lui ordonnèrent d'aller trouver le sire de Baudricourt, seigneur de Vaucouleurs, et de lui demander une escorte qui la conduirait auprès du Dauphin.

N'osant faire part de son projet à ses parents, Jeanne alla à Bury trouver son oncle Laxart et le supplia de la mener à Vaucouleurs. L'ardeur de sa prière ébranla la timidité du paysan craintif, il promit de l'accompagner.





L'acquel de Baudricourt fut brutal. Jeune, lui dit « qu'elle venait de la part de Dieu, donc qu'il mandait au Dauphin de se hâter pour, parce que le Seigneur lui donnerait secours avant le milieu du Carême. » Elle ajoutait « que Dieu voulait que le Dauphin devint roi, qu'il le serait en dépit de ses ennemis, et qu'elle-même le conduirait au sacre. » « Cette fille est folle, dit Baudricourt, qu'on la ramène chez son père avec une bonne paire de soufflets. »

Jeanne revint à Domremy. Mais pressée de nouveau par ses voeux, elle retourna à Vaucouleurs et revit le sire de Baudricourt sans obtenir un meilleur accueil.



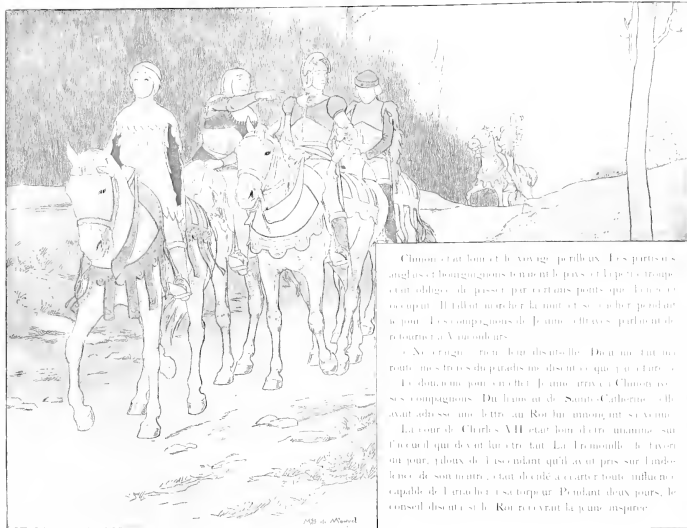
Mais toute fois elle eust a Vaincours.

Bein, il n'y en avoit dans le pays que de cette jeune fille, qui diant ses contes estoit que elle sauveroit le roy nunc, quel l'allant qu'on la confus Opre, la Duplon, que Dieu le voulait se l'ira disant elle dans de ses mesmes jadis jusqu'aux genoux.

Le peuple de ce royaume simple, ainsi par se toi, croyant en elle. Un convent, le nom de Metz, gaigne par la confus de la toute, s'offrit pour la conduire a Chinon, ou se trouvant Charles VII. Les pauvres gens, misant leurs miseres, se consierent pour habiller et armer la petite paysanne. Ils lui acheterent un cheval, et, au jour fixe, elle partit avec sa fidelle escorte.

« Allez, et advienne que pourra! » lui jeta Baudricourt.

« Dieu vous garde! » craient les pauvres gens, et les femmes pleuraient en la voyant s'elogner.

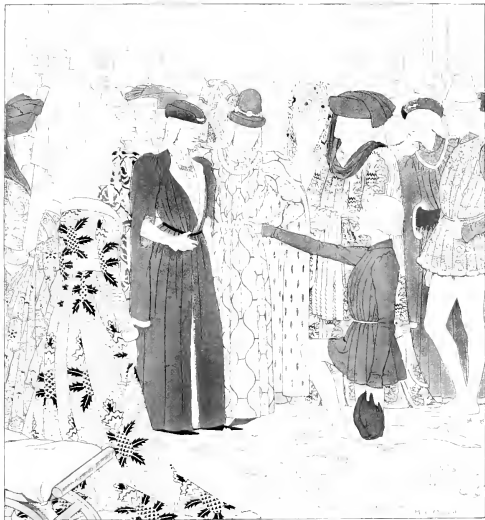


Chimon était loin et le voyage périlleux. Les portiers anglais et bourguignons tenant le pays et la petite troupe était obligée de passer par certains ponts que l'ennemi occupait. Il fallait marcher la nuit et se cacher pendant le jour. Les compagnons de Jeanne offraient parfois de retourner à Vincennes.

« Ne craignez rien, leur disait-elle. Dieu me fait une route, mes frères du paradis me disent ce que j'ai à faire ».

Et donc, pour en effet, Jeanne arriva à Chimon avec ses compagnons. Du lieu-mont de Sainte-Catherine, elle avait adressé une lettre au Roi lui annonçant sa venue.

La cour de Charles VII était loin d'être unanime sur l'accueil qui devait lui être fait. La Fronceville, le favori du jour, jaloux de l'ascendant qu'il avait pris sur l'indolence de son maître, était décidé à écarter toute influence capable de l'arracher à sa torpeur. Pendant deux jours, le conseil discutait si le Roi recevrait la jeune inspi-



A ce moment, des nouvelles arrivèrent d'Orléans si inquiétantes que les partisans de Jeanne obtinrent qu'on n'écartât pas cette chance suprême de salut. Le soir, à la lumière de cinquante torches, dans la grande salle du château, où se pressaient tous les seigneurs de la cour, Jeanne fut introduite. Elle n'avait jamais vu le Roi, Charles VII, pour ne pas attirer son attention, portant un costume moins luxueux que ceux de ses courtisans. Du premier regard elle le distingua entre tous, et s'agenouillant devant lui : « Dieu vous donne bonne vie, gentil Dauphin ! » dit-elle. « Je ne suis pas le Roi, lui répondit celui-ci, voilà le Roi. » Et il lui désignait un seigneur.

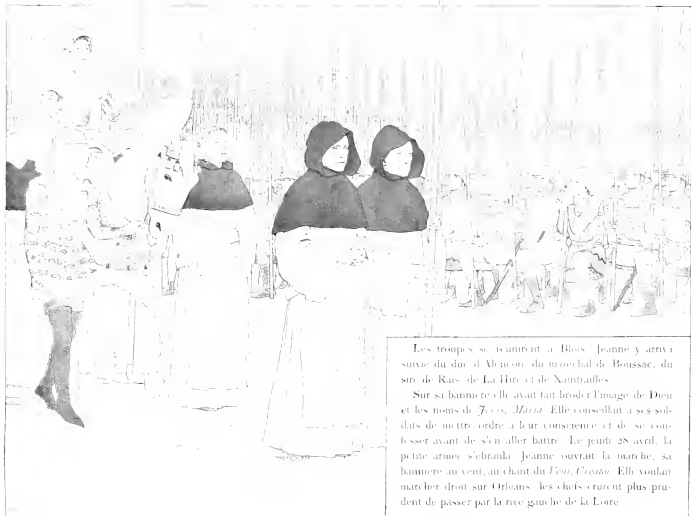
« Vous l'êtes, gentil prince, et non un autre, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné. » Et abordant l'objet de sa mission, elle lui dit que Dieu l'envoyait pour lui aider et seconder, elle demandant qu'il lui baillât des gens, promettant de faire lever le siège d'Orléans et de le mener à Reims.

Le Roi restait hésitant. Cette fille pouvait être sorcière. Il l'envoya à Poitiers pour la soumettre à l'examen de docteurs et d'ecclésiastiques.



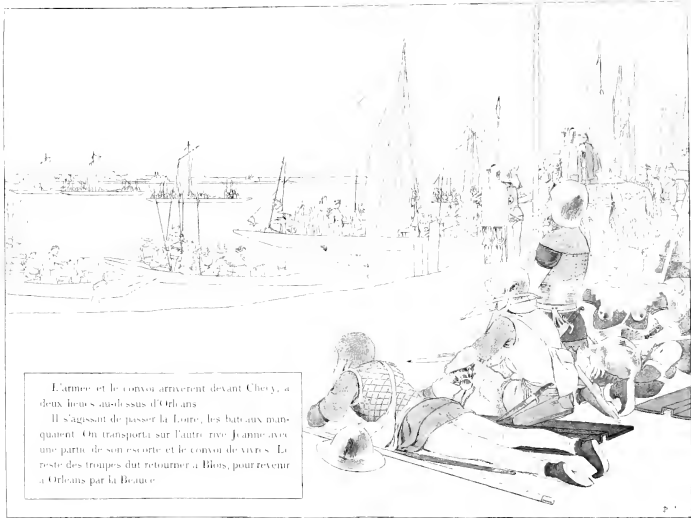
Pendant trois semaines on le tortura de questions insidieuses : « Il y a plus au livre de Dieu que dans les vôtres, répondait-elle, je ne suis ni A ni B, mais je viens de la part du Roi des cieux. » Comme on lui objectait que Dieu, pour délivrer la France, n'avait pas besoin de gens d'armes, elle se dressa d'un claquet : « Les hommes d'armes batailleront, Dieu donnera la victoire. » La comme à Valenciennes, le peuple se déclarait en sa faveur, il la tortura pour sainte et inspirée. Les docteurs et les puissants durent céder devant l'enthousiasme de la foule.

1785, de M. de S.



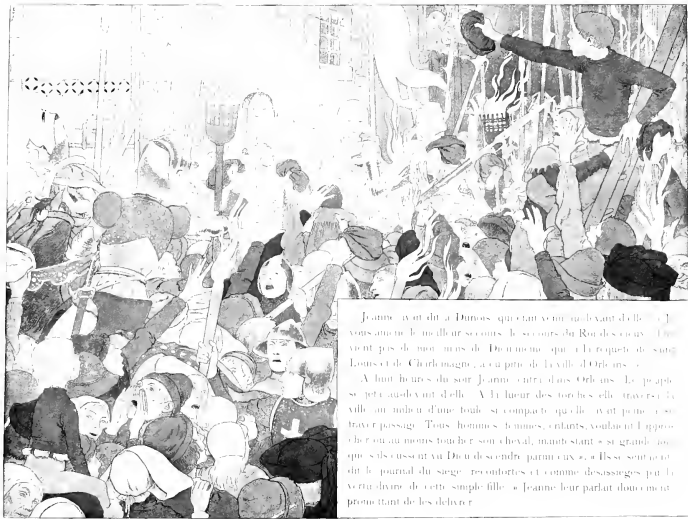
Les troupes se réunirent à Blois. Jeanne y arriva suivie du duc d'Alençon, du maréchal de Boussac, du sire de Rais, de La Hire, et de Nantzialles.

Sur sa bannière elle avait fait broder l'image de Dieu et les noms de *Jésus, Maria*. Elle conseillait à ses soldats de mettre ordre à leur conscience et de se confesser avant de s'en aller battre. Le jeudi 28 avril, la petite armée s'embrala. Jeanne ouvrait la marche, sa bannière au vent, au chant du *Veni, Creator*. Elle voulait marcher droit sur Orléans. Les chefs crurent plus prudent de passer par la rive gauche de la Loire.



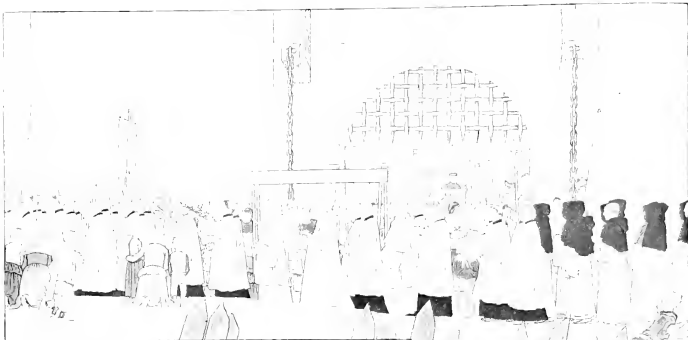
L'armée et le convoi arrivèrent devant Chery, à deux lieues au-dessus d'Orléans.

Il s'agissait de passer la Loire, les bateaux manquant. On transporta sur l'autre rive Joanne avec une partie de son escorte et le convoi de vivres. Le reste des troupes dut retourner à Blois, pour revenir à Orléans par la Beauce.



Jeanne avait dit à Dunois, qui était venu au-devant d'elle : « Je vous amène le meilleur secours, le secours du Roi des cieux. Il vous vient pas de moi, mais de Dieu même, qui a la requête de saint Louis et de Charlemagne, à ce pitié de la ville d'Orléans. »

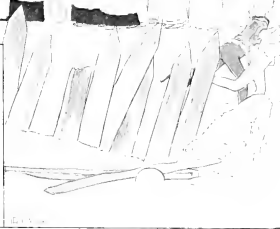
A huit heures du soir Jeanne entra dans Orléans. Le peuple se jeta au-devant d'elle. A la lueur des torches elle traversa la ville au milieu d'une foule si compacte, qu'elle avait peine à se frayer passage. Tous hommes, femmes, enfants, voulaient l'approcher ou au moins toucher son cheval, manifestant « si grande foi que s'ils eussent vu Dieu descendre parmi eux ». « Ils se sentaient dit le journal du siège, reconfortés et comme désassiés par la vertu divine de cette simple fille. » Jeanne leur parlait doucement promettant de les délivrer.

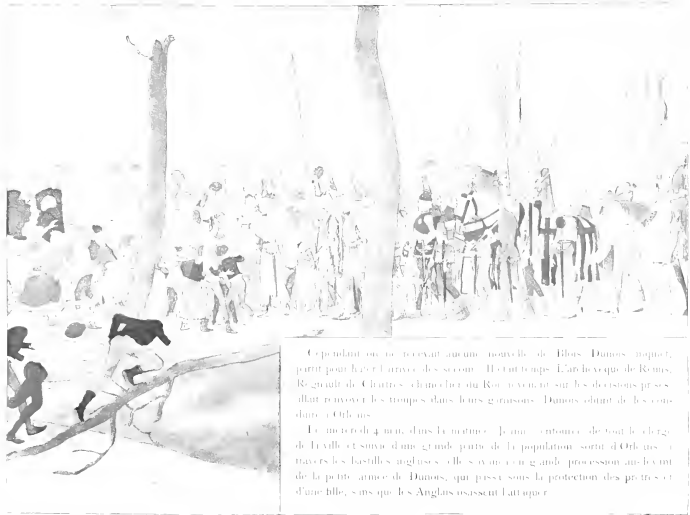


Elle demanda qu'on la conduisit à une église, voulant avant toutes choses rendre grâces à Dieu.

Comme un vieillard disait à Jeanne, en parlant des Anglais : « Ma fille, ils sont forts et bien fortifiés, et ce sera une grande chose à les mettre hors », elle répondit : « Il n'est rien d'impossible à la puissance de Dieu. »

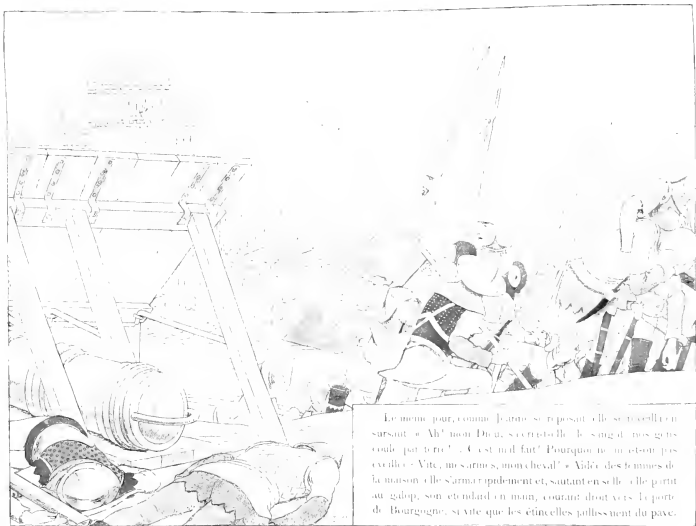
Et, de fait, sa confiance gagnait tout le monde autour d'elle. Les Orléanais, si crautifs et si découragés la veille, fanatisés maintenant par sa présence, voulaient se jeter sur l'ennemi et enlever ses bastilles. Dunois, dans la crainte d'un échec, décida qu'on attendrait l'arrivée de l'armée de secours pour commencer l'attaque. En attendant, Jeanne fit sommation aux Anglais de se retirer et de retourner en leur pays. Ils répondirent par des injures.





Cependant on ne recevait aucune nouvelle de Blois. Dunois inquiet, partit pour hâter l'arrivée des secours. Il eut temps. L'archevêque de Reims, Regnaud de Chartres, chancelier du Roi, venant sur les décisions prises, allait renvoyer les troupes dans leurs garnisons. Dunois, obtenant de les conduire à Orléans.

Le mercredi 4 mai, dans la nuit, le jour, l'entourée de tout le clergé de la ville et suivie d'une grande partie de la population, sortit d'Orléans, à travers les bastilles anglaises, elle se fit en grande procession au-devant de la petite armée de Dunois, qui passa sous la protection des prêtres et d'une file, sans que les Anglais osassent l'attaquer.



Le même jour, comme Jeanne se reposait, elle se recueillit en sursaut : « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, le sang de nos gens coule par terre !... C'est mal fait ! Pourquoi ne m'en est-on pas avisée ! Vite, mes armes, mon cheval ! » Aidée des femmes de la maison, elle s'arma rapidement et, sautant en selle, elle partit au galop, son étendard en main, courant droit vers le port de Bourgogne, si vite que les étincelles jaillissent du pave.



En effet, sans le prévoir, on avait attaqué la bastille de Saint-Loup. L'attaque avait échoué, les Français reculant en désordre. Jeanne, accourant les rallier et les ramenant à l'ennemi, elle recommença l'assaut. En vain Talbot essaya de porter secours à ses gens, debout au pied des remparts encourageant ses gens. Pendant trois heures les Anglais résistèrent. Malgré leur défense désespérée, la bastille fut prise.

Jeanne la tormenteuse entra dans Orléans. Mais comme, dans la pie de son succès, elle revenait vers la ville, en traversant le champ de bataille, elle sentit son pauvre cœur se fondre de pitié à la vue des blessés et des tués, et elle se prit à pleurer en pensant « qu'ils étaient morts sans confession ». Et elle disait « qu'elle n'avait jamais vu couler le sang de France que ses chevaux ne se dressassent sur sa tête ».



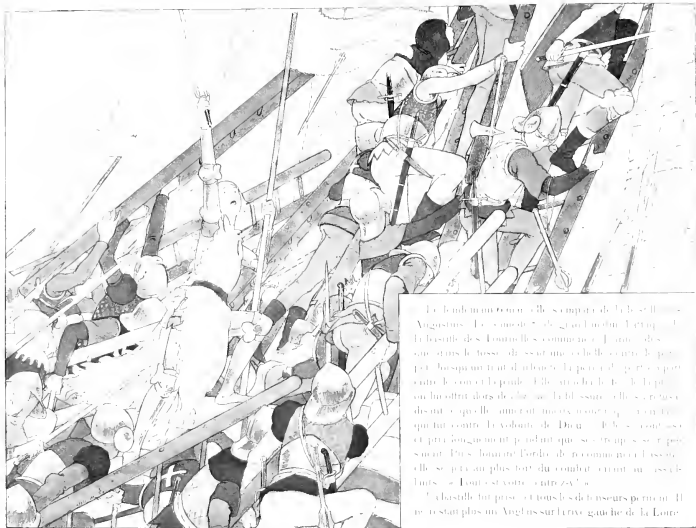
Cependant, les agents de la police nationale ont pu commencer, contre les Anglais, une attaque, et les ont fait prisonniers.

Les soldats anglais ont été pris, et les Français ont pu les faire prisonniers. Les Français ont pu les faire prisonniers, et les Anglais ont été pris.

Il y a eu, pendant la nuit, une bataille, et les Français ont pu les faire prisonniers.

Les Français ont pu les faire prisonniers, et les Anglais ont été pris. Les Français ont pu les faire prisonniers, et les Anglais ont été pris. Les Français ont pu les faire prisonniers, et les Anglais ont été pris.





Le lendemain tout le monde s'empara de la bataille d'Augustus. Les soldats de grand nombre furent tués. La bataille des Tournelles commença. L'armée des Anglais dans le fossé du fort mit une échelle contre le port. Les Anglais tirèrent d'abord la porte et la porte se porta contre le canon le poids. Elle attacha le canon le port. On lui offrit alors de la nourriture. Elle se retourna disant : « quelle amertume nous avons eue en ce lieu qui fut contre la volonté de Dieu ». Elle se retourna et prit longuement pendant que ses troupes se reposaient. Puis lorsque l'ordre de recommencer l'assaut elle se porta au plus fort du combat et fut un assaut. « Tout est votre, entrez-y ».

La châtelle fut prise et tous les défenseurs périrent. Il ne restait plus un Anglais sur l'rive gauche de la Loire.



Le dimanche, les Anglais se rangèrent en bataille sur la rive droite de la Loire. Jeanne défendit de les attaquer. Elle fit dresser un autel, et la messe fut célébrée en présence de l'armée réunie. La cérémonie terminée, elle dit à ceux qui l'entouraient : « Regardez si les Anglais ont le visage tourné vers nous ou le dos ! » Et comme on lui répondait qu'ils se retiraient dans la direction de Meung : « En nom Dieu, s'ils s'en vont, laissez-les aller, il ne plaît pas à messire Dieu qu'on les combatte aujourd'hui, vous les aurez une autre fois. »

Orléans, assiégé de puis huit mois, avait été délivré en quatre jours.





La jeune fille de La Roche-Beaucourt et d'Orléans se résout à leur attestation aux yeux de tous l'identité de l'écrou de Jeanne.

L'écrou de Jeanne se déroulant à la reconnaissance des Orléanais, les

tourna précipitamment à Caen. Elle voulait, profitant de l'enthousiasme soulevé autour d'elle, partir de suite pour Rouen, entraînant le Roi afin de le faire sacrer. Le Roi l'accueillit avec de grands honneurs, mais refusa de la suivre. Il acceptait le dévouement de cette fille héroïque, mais il entendait que ses efforts généreux ne troublassent en rien la lâche inertie de sa royale existence.

Il fut décidé que Jeanne irait attaquer les places que les Anglais tenaient encore sur les bords de la Loire.





Le 18 juin, Jeanne dirigeait près de Patay l'armée anglaise conduite par Talbot et Faldett.

« En nom Dieu il faut les combattre », dit-elle, « quand ils seront pendus aux nues, nous les aurons, parce que Dieu nous les envoie pour que nous les châtions. Notre gentil Roi aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il eut ». Elle voulait se porter à l'avant-garde, on la retint, et La Hire fut chargé d'attaquer les Anglais pour les obliger à faire volte-face afin de donner aux troupes françaises le temps d'arriver. Mais l'attaque de La Hire fut si impétueuse que tout cédait devant lui. Lorsque Jeanne accourut avec ses hommes d'armes, les Anglais se retiraient en désordre. Leur retraite devint une fuite. Talbot fut pris.

« Vous ne pensiez pas ce matin que cela vous arriverait », lui dit le duc d'Alençon. « C'est la fortune de la guerre », répondit Talbot.

Les Anglais qui étaient prisonniers. On leur fit deux cents prisonniers. On ne gardait que ceux qui pouvaient payer une rançon. Les autres étaient tués sans pitié.

L'un d'eux fut frappé si cruellement devant le mur qu'elle s'élança de son cheval pour le secourir. Elle souleva la tête du pauvre homme, lui fit voir un pectoral, le consola, l'aidera à mourir.

Son cœur était aussi pitoyable pour les blessés anglais que pour ceux de son pays.

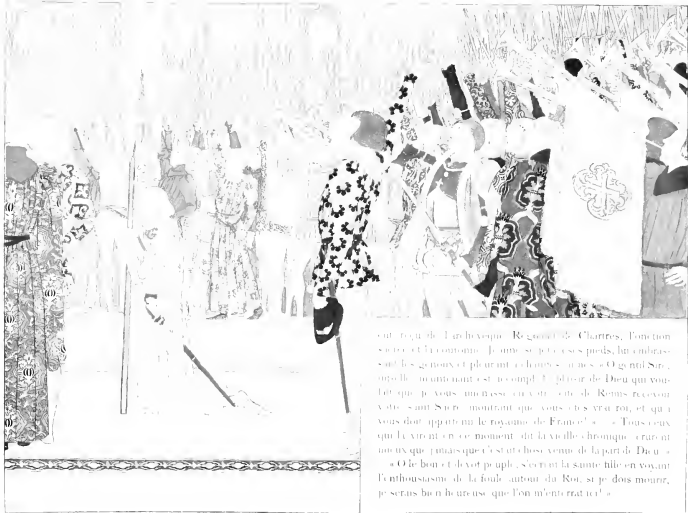
Autrement, elle aurait les coups, fut souvent blessée, mais ne voulut jamais se servir de son épée, son étendard et sa sonnerie.



Les gens de bien - Anglaises et Bougon-
gnoles que l'on a garnison - Elles obé-
rent de tout le cœur, elle avec tout ce qu'ils
possèdent. Ce qu'ils possèdent, c'est tout
surtout des prisonniers des Français. En
dressant l'occupation on ne leur stipule
en faveur de ces malheureux. Mais lors que
les Anglaises sortent de l'Alger, ils ont leurs
prisonniers garottés. Je n'ai vu personne
vis de la route. En non. Dieu nous en les
cacher, c'est la seule belle. Elle exige
que les prisonniers lui fassent tous, et que
leur rançon lui paye par le Roi.







ent, roi de l'archevêque, Regnaud de Chartres, l'unction sacrée et la couronne. Je me suis jeté à ses pieds, lui embrassant les genoux et pleurant de larmes saintes. « O gentil Sire, laquelle maintenant est accomplie l'œuvre de Dieu qui voulait que je vous unisse en votre cité de Reims avec votre saint Sire, montrant que vous êtes vrai roi, et qui a vous doit appartenir le royaume de France! ». « Tous ceux qui la virent en ce moment dit la vieille chronique, crurent alors que jamais que c'est une chose venue de la part de Dieu. »

« O le bon et loyal peuple, s'écria la sainte fille en voyant l'enthousiasme de la foule autour du Roi, si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrait ici! »

Puis il leur touchait l'épaule, l'empressant à se joindre à son Jeanne. C'était à qui lui serait ses mains ou ses vêtements, à qui la toucherait. On lui pressait les poches, on lui ramassait les cheveux, les chapelets, les images saintes pour qu'elle les sanctifiât et les collât sur le front de l'enfant. L'humilité lui éprouvait avec eux ces intimités d'adoration, plus intimes que les poches, les goussets, l'air credible en ses poches. Mais elle contraindait qu'elle et à quelle heure donner, comme les enfants des pauvres, un peu d'attention à eux. Sa pitié n'était point tous. Elle était souffrante, elle se tendresse et elle se penchait sur les petits et les malades. Elle se sentait leur mère, sachant quelle était sa tâche, contrainte. L'arsenic plus que son lit repoussait, il avait voulu cette charité de la femme, elle se penchait, simple, au-dessus d'un couple de gens qui attendaient, et ils ne lui donnaient les mains le moins qu'ils pouvaient, mais les pauvres sans venant, volontiers, à son côté, qu'ils ne leur fassent point de déplaisir.





Après le sacre de Reims, Jeanne voulut se porter vivement sur Paris et reprendre la capitale du royaume. L'incursion du Roi laissa aux Anglais le temps de faire leurs préparatifs de défense. L'assaut fut repoussé, Jeanne fut blessée d'un trait à la cuisse. On dut l'emporter de vive force du pied des remparts pour l'obliger à interrompre le combat. Le lendemain le Roi s'opposa à ce que l'attaque fût recommencée; Jeanne, pourtant, repoussait du succès. Depuis assez longtemps on le traînait par les routes, il était impatient de reprendre sa vie indolente dans ses châteaux de Touraine.



Le 23 mai, comme elle se trouvait à Crépy, elle apprit que la ville de Compiègne était si près de près par les Anglais et les Bourguignons. Elle se porta avec quatre cents combattants et entra dans la ville le 24, à la pointe du jour. Puis, jointe avec elle une partie de la garnison, elle attaqua les Bourguignons. Mais les Anglais vinrent l'assailir. Les Français reculèrent. « Ne pensez qu'à fuir sur eux, criait Jeanne, il ne faut qu'à vous qu'ils soient déconfits! » Mais Jeanne fut entraînée par le train des siens. Ramenés sous les remparts de Compiègne, les Français trouvèrent le pont levé et la herse baissée. Cependant Jeanne, isolée aux fosses, se défendait toujours. Une troupe s'étant prise sur





elle « Rendez-vous ! la cité est à l'ennemi ! » Elle mit
le casque sur sa tête, comme répondant à brave fille, et p
le combat non sans mal. Mais, ne vainc-elle pas ? Tire
par ses longues lances, elle fut renversée de son cheval et
prise. Du haut des remparts de la ville, le sire de Flavy,
gouverneur de l'Aloupoine, assistait à sa capture. Il ne lui
rien pour lui porter secours.

Jeune fille couronnée : Muzza, symbole des cris de douleur des Français. Le vent anglais s'engouffrant dans le drapeau britannique lui-même, soulevant le pavillon de la victoire. Ils se battent en face d'une fille de dix-huit ans. Jeune, c'est la promesse de Jean de La Motte, le jeune homme dont la fortune s'est envolée, et qui ne demandait qu'à être aimé, à se faire aimer. Le poète français lui offre une offre pour racheter le captif.



Je me suis entremise, au château de Beaufort, me faire
sachant que les Anglais voulaient l'acheter au sire
de Linsmebourg et aussi que le seigneur de Cœuvres
savait et qu'il se le devait succéder, car c'est
elle seules qui sont d'habitants dans ce pays et
de l'un des qui rompent le bon ordre de la
nature et de la justice, car elle est la seule qui
s'enrichit de la chute. Une fois plus, elle est la seule
A la fin de la chute, elle est la seule qui est la
A la fin de la chute, elle est la seule qui est la



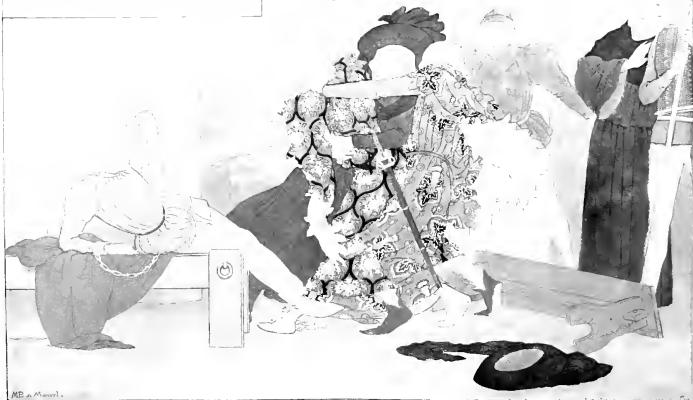
En 1997, le maire, M. Maurice Levesque, Collingwood, lui a permis d'acquiescer à la demande de la municipalité de Collingwood de participer au projet. Et c'est ainsi que Collingwood a rejoint le mouvement pour les personnes handicapées.

Elle est devenue accessible à partir de 1990, par le biais de la mise en place d'un nouveau cursus. Elle s'inscrit dans le cadre de la Nouvelle Série.

« Je suis sûr que tu es capable de répondre à ces questions », dit-il. « Tu es sûr ? » lui répondit-il. « Tu es sûr ? » dit-il comme le capitaine se débattait de questions. « Je ne puis pas le dire », dit-il plutôt poliment, mais sûrement, car il se déplaça, que peut-être il répondrait à ces questions.



Un jour, Stafford et Warwick s'entretenaient avec Jean de Luxembourg. Et comme, d'habitude, ils s'efforçaient de le persuader qu'il fallait la racheter, si elle pouvait tout de même s'aimer contre l'Angleterre. « En nom Dieu, répondit-il, qu'il y ait une misère de moi, car je suis bien que, comme tu vois, tu le vois, tu le vois, je suis bien que les Anglais me le font maltraiter, car après ma mort, gagner le royaume de France, mais quand ils se sentent contents de plus, ils n'auront pas le royaume. Fureux, le comte de Stafford se prit à dire :
Il faut mourir sans l'intervention des assistants.



Le moine, petit, effarouché, était privé de ses idées de la religion. Les marchands lui étaient antipathiques. Revenant au Vintre, et passant avec son escorte devant une « loge », dont le porte était fermé, elle demanda à un homme qui l'accompagnait si le corps de Jésus-Christ était là. Le requérant qu'il lui fût permis de s'agenouiller en attendant devant le porte pour prier. Ce qu'elle fit. Or, l'homme l'a vu et se mit à le railler des événements les plus récents au sujet de chose si communément.

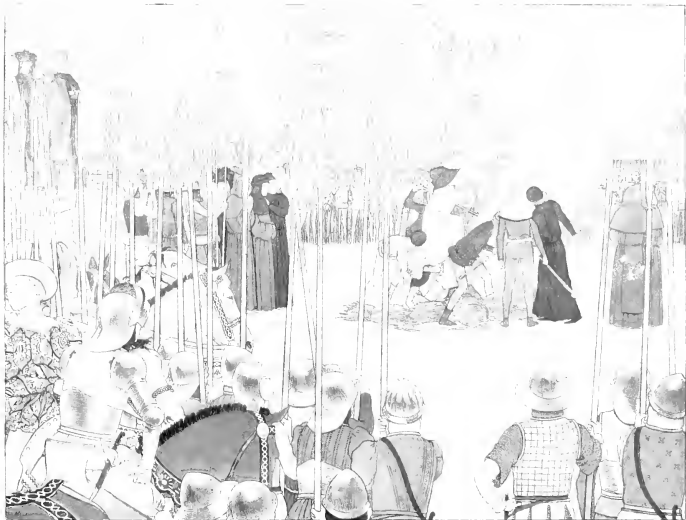






Le 30 mai Jeanne se confessa et reçut l'eucharistie. Puis elle fut conduite au lieu du supplice. Lorsqu'elle fut au pied de l'échafaud — de Sagesnouilla, invoquant Dieu, la Vierge et les Saints — puis, se tournant vers l'évêque, vers les juges, vers ses ennemis, elle les pria de vouloir bien lui dire des messes pour son âme. Elle monta sur le bûcher, donna l'âme et mourut dans les flammes en prononçant le nom de Jésus. Tous pleuraient les honnêtes citoyens et les juges. « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte, » s'écriaient les Anglais en se sauvant.







Wreath of Olive and Laurel





Date ¹⁻¹⁹ Loaned[illegible]

L B Cat No 1156

